

AU DÉBUT des années soixante-dix, j'habitais en Algérie, dans un petit cabanon de la corniche oranaise, à Paradis-Plage. Comme je l'avais voulu empli de livres, et que je n'avais pu transporter de France qu'une mince partie de ma bibliothèque (ce qui pouvait tenir dans mon unique malle, parmi d'autres objets qui me semblaient alors tout aussi indispensables à ma survie, tels que cassettes des Pink Floyd ou boîtes de crème de marron), j'avais complété mes rayonnages (des caisses en bois récupérées dans l'école où j'enseignais et passées au bleu de Klein) par divers volumes achetés chez les brocanteurs de Petit-Lac. C'étaient pour la plupart de gros livres reliés, provenant d'antiques bibliothèques abandonnées par les pieds-noirs lors de leur exode forcé de juillet 1962. Parmi eux se trouvait un épais volume du *Journal des voyages et des aventures de terre et de mer*.

L'édition datait de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et sur les innombrables gravures qui l'illustraient, celles-là même dont s'étaient servis pour leurs collages Max Ernst et les surréalistes, on pouvait suivre les aventures (ou plutôt les mésaventures) des explorateurs lancés dans de périlleuses expéditions; car où que se dirigeassent leurs pas, une nature tisonnée par le démon semblait s'acharner à inventer de nouveaux cataclysmes et de nouvelles horreurs: séismes,

avalanches, typhons, crevasses, éruptions parsemaient le parcours de ces infortunés voyageurs et quand enfin la Terre consentait à calmer ses furies, surgissaient des hordes de créatures endiablées, fourmis carnivores, serpents pythons, hardes de buffles, quand ce n'était pas quelque sauvage à demi nu, les yeux injectés de sang, et qui s'appêtait à dévorer tout cru le pacifique lord (toujours impeccablement mis et magnifiquement botté) qui venait de se prendre malencontreusement le pied dans une liane. Voyageant au gré des livraisons du *Journal* – peut-être était-ce celles de l'année 1890 – de Zanzibar à Massaoua en passant par la baie d'Ha Long, j'étais tombé un jour sur un minuscule entrefilet: on signalait aux lecteurs la présence à Harar d'un ressortissant français nommé Arthur Rimbaud, « représentant d'une maison française ». Alors, dans un éclair, il m'avait été donné de connaître cette chose précieuse et inespérée: Rimbaud vivant. Dissimulée sous ces épaisseurs de pages imprimées, protégée par ce foisonnement d'aventures inventées à coup sûr pour détourner l'attention, gisait ce petit trésor, ce diamant, cette phrase courte, laconique, purement informative, qui dans sa simplicité, sa sobriété, était parvenue à l'instar d'un haïku à me faire éprouver la présence de cette chose à jamais absente: la vie véritable, l'existence physique d'Arthur Rimbaud.



À cette même époque, j'avais décidé de profiter des congés d'été pour me rendre en Éthiopie sur les traces du poète. J'aimais déjà les pèlerinages, c'est-à-dire voyager pour aller visiter ce qui n'existait plus. Après Harar et

sa *Rimbaud house* où il n'avait jamais habité, je m'étais retrouvé en plein mois d'août à Massaoua, plongé dans une chaleur suffocante. Cette chaleur était telle que les habitants sortaient leurs lits dans les rues de la ville. Pour avoir quelque chance de parvenir à trouver le sommeil, ils arrosaient le sol de ces rues (il me semble me rappeler que c'était de la terre battue) avant d'y installer les lits si bien que toute la ville, à la nuit tombée, se transformait en un gigantesque dortoir à ciel ouvert. C'est dans ce même volume du *Journal des Voyages*, qu'une fois rentré à Oran, j'étais tombé sur une gravure qu'accompagnait un article dont je peux, puisque je l'ai retrouvé depuis, vous donner à lire un extrait. C'est dans le numéro du 11 octobre 1891 :

« En Abyssinie, la température est encore plus intolérable et, à Massaouah – petite ville située sur un îlot de corail, reliée au continent par une jetée de 1 500 mètres – il est absolument impossible de demeurer, aussi bien dans les cabanes en branchages que dans les vieilles maisons de style arabe. Moins prévoyants et moins fortunés que les Indous, les Massaouans – qui n'ont ni salles de bain de marbre, ni bassins d'eau de rose, et pourtant ne peuvent dormir dans leurs habitations – en sont réduits à transporter en plein air, dans les rues, les cadres qui leur servent de lit, et à recourir aux bons offices des Noirs, qui, dans de véritables patrouilles ou rondes nocturnes, font pleuvoir, au moyen de leurs guerbes (outrés), une rosée artificielle sur les dormeurs. »

Certes, je n'avais pas rencontré ces patrouilles d'esclaves noirs, mais d'une certaine façon, ce dont j'avais été témoin ne différait guère de ce que décrivait l'article ;

j'avais d'ailleurs moi-même remarqué dans les rues ces lits formés de cadres tendus de cordes tressées. Rimbaud, lui, avait débarqué dans cette ville en août 1887 en provenance d'Obock, à la suite de son expédition calamiteuse de vente d'armes au roi du Choa, et dans le but de se faire régler des traites auprès de certains commerçants de la ville. « Ce Français, qui est grand, sec, yeux gris, moustaches presque blondes, mais petites, m'a été amené par les carabiniers », avait écrit le vice-consul de France au consul de France à Aden, le priant de bien vouloir lui fournir des renseignements « sur cet individu aux allures quelque peu louches ». Sans doute alors, en plein mois d'août, Rimbaud avait-il pu lui-même observer ces mêmes arroseurs noirs qui étaient représentés sur la gravure. Cette gravure, je l'avais bien sûr perdue depuis longtemps, n'ayant pu transporter ces gros livres à mon retour en France, mais je l'avais toujours gardée en mémoire et c'est tout récemment, grâce à la bibliothèque numérique Gallica de la BNF, que je suis parvenu à la retrouver, éprouvant alors la même joie que si je venais, après une trop longue séparation, de retrouver un être cher.

C'est donc en me plaçant sous les auspices de cette image retrouvée que je voudrais aujourd'hui entreprendre ce voyage.



L'ÉTÉ EN ABYSSINIE – Les noirs font pleuvoir une rosée artificielle sur les dormeurs. (Page 236, col. 1.)

*Journal des Voyages et des aventures de Terre et de Mer,*  
11 octobre 1891.